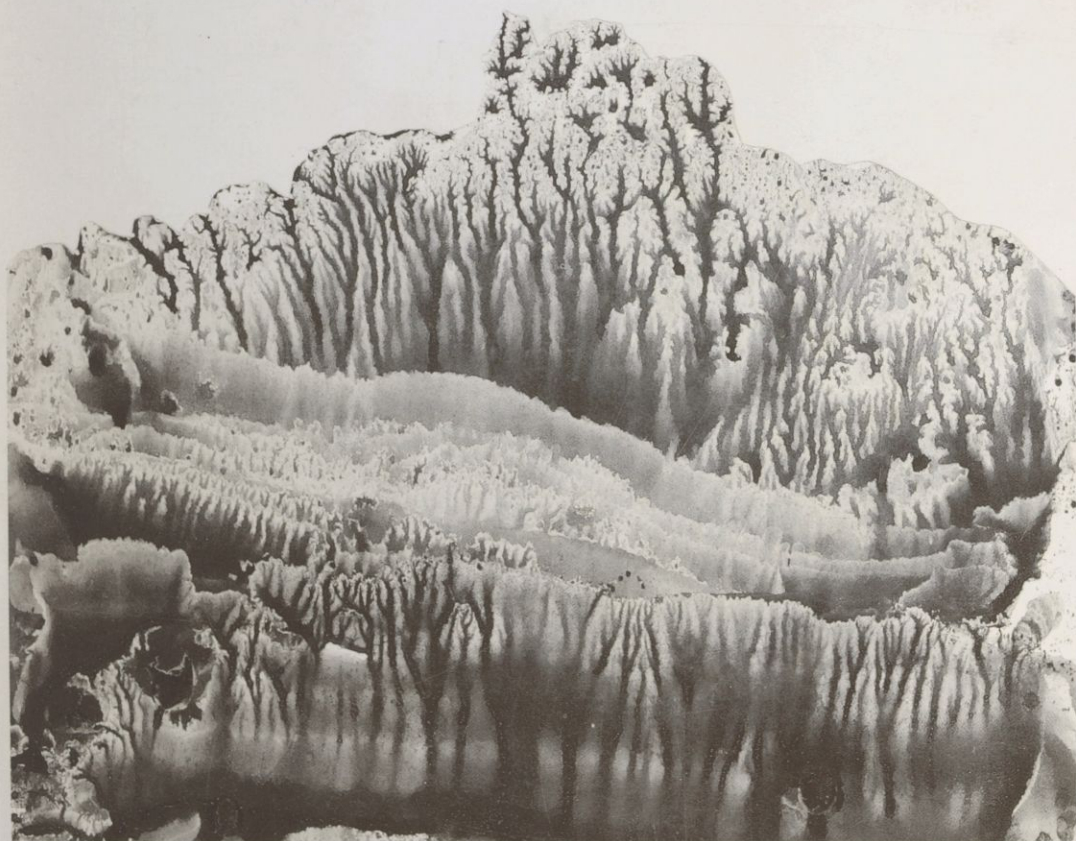


8°Z
62656

LES POÈTES MAUDITS



Henri PÉRARD

17 5u 941

08107-28811075-10820

Henri PÉRARD

LES POÈTES MAUDITS

RÉFLEXIONS SUR LES POÈTES FRANÇAIS
DU SECOND EMPIRE ET DU DÉBUT
DE LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE

(DE BAUDELAIRE À LAFORGUE)

8°Z

62656

LES FORTES MAUDITS

REFLEXIONS SUR LES MAUDITS

DE SECONDE MAIN

DE LA FORTUNE

REDACTEURS



PETITE DÉMOGRAPHIE LITTÉRAIRE

Quel ratage collectif ! Sans exemple à ce jour, qu'ils sont pourtant tous gallimardés, pléiadés, thésifiés ! toujours aussi incompris, Mallarmé et consorts, sous une appellation qui les amusait, "symbolistes",

*(Des jeunes – c'est imprudent ! –
Ont, dit-on, fait une liste
Où vous passez symboliste.
Symboliste ? Cependant*

*Que d'autres, dans leur ardent
Dégoût naïf ou fumiste
Pour cette pauvre rime en iste,
M'ont bombardé décadent*

Verlaine),

qui n'a un début de sens que pour des oubliés de leurs contemporains, des Dierx, des Samain ou des Maeterlinck. Comme si toute poésie n'était pas symbolique... Pourquoi ne s'est pas imposé le terme que Verlaine avait utilisé, **Les Poètes Maudits** ?

Bien sûr, à côté de Cros, Corbière, Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam, Rimbaud, ne figure pas Baudelaire, leur géniteur à tous, sans qui on ne peut les considérer sérieusement, ni Nouveau, complètement impublié en 1882, ni Laforgue, le dernier, sinon le plus misérable. En récompense, il y a Marceline Desbordes-Valmore, leur aînée de trois générations et demi (elle est du XVIIIème siècle : 1786) qui n'a jamais subi d'autre malédiction que celle d'Auguste Barbier (qui est-ce ?) lui promettant la mortalité au lendemain de sa mort (1859) ; ce qui entraîna la puissante réhabilitation de l'auteur des **Fleurs du Mal**, pourtant peu endurant pour ses consœurs, la "femme Sand" en a su quelque chose. Rimbaud la savait par cœur et l'a révélée à Verlaine, qui a fait son profit de son hendécasyllabe. Poète maudit d'honneur, donc. Et nulle raison de refuser cet honneur à Lautréamont, l'autre Montévidéen du groupe.



Quel groupe ? celui des Pas-de-préface, faute d'amis déjà célèbres, celui des morts jeunes : Baudelaire, drogue, vérole, 47 ans, Verlaine, alcool, vérole, 52 ans, Ch. Cros, alcool, surmenage intellectuel, misère décente, 45 ans, Corbière, tuberculose, rhumatisme articulaire aigu, 30 ans, Rimbaud, drogue, vérole, maladies tropicales, 37 ans, Mallarmé, surmenage intellectuel, 56 ans (prix d'une vertu jamais démentie), Lautréamont, tuberculose, surmenage, 24 ans, Laforgue, tuberculose, 29 ans. Villiers, cancéreux, 61 ans et Nouveau, alcoolique repentant, mendiant, victime du carême catholique, 69 ans, atteignent seuls des âges conformes à l'espérance de vie de leur époque, mais incomparables aux 73 ans de Marceline que rien de plus pénible que l'existence n'a usée : aussi les confrères doivent-ils continuellement la maintenir en survie : c'est le poète des poètes.

Et cela fait un groupe littéraire organisé ? Je veux, par le Guignon. Le Guignon, ce n'est pas une force de la nature, c'est une structure sociale. Ajoutez quelques peintres à ce martyrologe, Van Gogh, Gauguin, Cézanne, et même ceux qui ont un peu vendu, Manet et sa belle-sœur Berthe Morizot, Monet, Renoir. Comparez avec les pompiers (Bouguereau...), et vous aurez une petite idée de la valeur que les élites de la société française accordent aux arts dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle. Vienne ne fait pas mieux : voir Musil et le cheval de course "génial" qui détermine le genre de vie de "l'homme sans qualités".

LE GUIGNON

Pas de doute que les intéressés ont reconnu ce *monarque rageur*. Si Baudelaire, sous ce titre, se borne à regretter qu'à cause du guignon

*[...] Maint joyau dort enseveli
Dans les ténèbres et l'oubli
Bien loin des pioches et des sondes,*

*Mainte fleur épanche à regret
Son parfum doux comme un secret
Dans des solitudes profondes,*

Mallarmé, dès 1862, identifie un destin collectif dans le bondissement

*En clartés des sauvages crinières
Des mendiants d'azur le pied dans nos chemins.*

[Mendiants] n'est ni une métaphore ni une hyperbole ; d'abord parce que la même année, dans un de ses poèmes les plus corrigés, il reprend le thème du mendiant, preuve qu'il ne s'est pas lancé dans la carrière poétique sans en avoir mesuré les risques : à partir des mêmes peines,

*La plupart râla dans les défilés nocturnes...
Leur défaite, c'est par un ange très puissant
Debout à l'horizon dans le nu de son glaive...
Ils tettent la douleur comme ils tetaient le rêve,
Les uns sont consolés, sûrs et majestueux*

(Hugo?),

*Les autres, vils et fréquentant les déserts sans citerne...
courent sous le fouet.*

Onze ans plus tard, Germain Nouveau arrivé de Pourrières, sous l'influence, croit-il, de J. Richepin, profère une ominieuse **Chanson de Mendiant** :

*Je fais mon train
En mendiant mon pain...*

*... Quand je vais à l'église,
On me fait comme au roi :
Tout le monde s'empresse
De s'éloigner de moi.*

Cela durera quinze ou vingt ans, à partir du début de ce siècle. Et encore, parce que ce vieux pédé d'Ernest Delahaye est quelque chose au Ministère de l'Instruction Publique et lui fait presque régulièrement débloquent un "secours éventuel". En 1873 il a déjà sous les yeux, à titre documentaire,

*noir alchimiste, vert sorcier
Aux gestes fous...*

*... Avec des barbes de trente ans
Et des carricks
Par tous les temps,
Ayant des tics...*

l'immense Villiers de l'Isle-Adam dans la piolle de qui personne n'était jamais entré.

Moins averti, mais instruit par l'expérience, Charles Cros, sous l'étreinte du **Collier de Griffes** (posthume), gémit :

*J'ai de beaux enfants (l'avenir), leur mère
M'aime bien, malgré cette idée amère
Que je ne sais pas gagner notre pain.*

Et pourtant cet homme est bien dans le ton de l'époque, un positif, un chercheur et trouveur du phonographe, de la photographie en couleurs, un fanatique de la communication avec les astres, un Roger Marin Courtial des Péreires, un Génitron à lui tout seul, qui ne démérait pas de Flammarion. Il a probablement raison de remarquer :

*Le monde nouveau me voit à sa tête.
Si j'étais anglais, chinois, allemand
Ou russe, oh ! alors on verrait comment
La France ferait pour moi la coquette.*

Tout le monde se rappelle le texte fameux de **Variétés** où Valéry dépeint Verlaine, *ce maudit, ce béni*, en marche à la tête de ses "groupies" vers le caboulot de midi. Mais combien de fois déjà Rimbaud ulcéré et sans ressources, avait-il trimardé de Charleville à Oslo, à Hambourg, vers Brindisi, avant d'affronter *les déserts sans citerne* du côté d'Aden ou du Harrar ? La mendiance est le destin obscurément ou consciemment affronté de cette génération poétique.

Vérité pratiquement révélée vers 1860, on ne vit pas de sa plume en France, sauf circonstances politiques. Mme de Staël, dans **De l'Allemagne**, avait autrefois remarqué qu'on trouvait des livres dans la succession du moindre paysan. En France, Balzac décrivant un intérieur bourgeois ou misérable n'y place jamais de bibliothèque. Zeldin fait la même constatation : nous sommes le peuple le plus inculte d'Europe, celui dont les maisons d'édition sont capitalistiquement les plus faibles, dont la littérature populaire est importatrice. Notre système d'enseignement a dégagé de tout temps les élites les plus brillantes, mais elles n'ont pas de public. Aujourd'hui nos écrivains sont enseignants, employés dans l'édition ; souvent journalistes, dont leur style se ressent, soumis alors à une stricte discipline. Sous Napoléon III, les français lisaient encore moins qu'aujourd'hui.

Vigny a tiré les **Destinées** à 350 exemplaires, mais, gros propriétaire foncier (aristocrate), il pouvait se contenter de prendre date. Baudelaire touchait les arrrages d'une fortune paternelle que sa famille faisait surveiller par un notaire : sa misère n'était que la suite de goûts de luxe à la Frédéric Moreau, les arrières étaient assurés. Corbière vit aussi de son "négrier" de père, brièvement il est vrai. Mallarmé, fils de petit fonctionnaire, en a le premier tiré la conséquence : l'agrégation d'anglais lui permet de toucher régulièrement un traitement, d'entretenir femme et enfant... (petitement) : *j'ai vu le large, si souvent traversé cet hiver-là, grelottant sur le pont du steamer mouillé de bruine et noirci de fumée – avec ma pauvre bien-aimée errante, en habit de voyageuse, avec une longue robe terne couleur de la poussière des routes, un manteau qui collait humide à ses épaules froides, un de ces chapeaux de paille sans plume et presque sans rubans, que les riches dames jettent en arrivant, tant ils sont déchirés par l'air de la mer et que les pauvres bien-aimées regarnissent pour bien des saisons encore. La pipe*, au prix d'une déperdition d'énergie mesurable à l'épaisseur de son œuvre (L'apparition de la pénultième est le reste mal abjuré d'un labeur de linguistique par lequel quotidiennement sanglote de s'interrompre ma noble faculté poétique. **Le démon de l'analogie**). Elle ne lui donne même pas les moyens de publier à

compte d'auteur, comme toute la bande, (sans qu'on sache parfois comment)... Il attendra 1891. Lautréamont a vécu des subsides paternels. Les 20 000 F que Verlaine avait au moment de son mariage, son divorce, précisément sa belle-famille, les a nettoyés, Mathilde est restée près de 20 ans sans se remarier, sans le plus petit adultère, pour garantir la conquête du magot ; il paraît pourtant qu'elle aimait ça, *la cocodette un peu mûre...* Puis les Létinois ont liquidé l'héritage maternel. Rimbaud n'avait rien ; il a fallu qu'il se mette au trafic d'armes et de bois d'ébène pour en croquer un peu. Mais alors, adieu la Poésie. Nouveau a tâché, comme Mallarmé, de vivre de pédagogie : entré par la petite porte, il a vendu du dessin dans divers postes, jusqu'à une crise de délirium trémens qui l'a expédié six mois à Bicêtre (asile d'aliénés). Ensuite, il ne voulait pas publier **les Valentines**, comme déshonnêtes, ni **La Doctrine de l'Amour**, comme entachée d'hérésie. Honnêteté intellectuelle qui l'envoie sur le trimard en Italie et dans le Midi de la France à tirer le portrait. Question : combien vaudrait aujourd'hui en salle des ventes un Germain Nouveau, s'il s'en était conservé ? Comme Rimbaud, il a voulu tâter du colonialisme : il lui écrit d'Alger à Aden, en 1892, la "lettre fantôme". Indice de misère aussi, cette disparition réciproque de gens qui, pourtant, s'étaient aimés, et d'abord reconnus. Villiers exploite (?), une fois morte (1872) la tante de Kérinou qui détient la fortune de la famille, la presse, ce qui le détourne de ses grandes œuvres romanesques et dramatiques vers l'immortalité de son humour grinçant.

Il en crée le personnage de Tribulat Bonhomet (bon Homais ?), président du club des Éventualistes. Il a entendu dire que les cygnes chantent mélodieusement à leur mort ; en a repéré un groupe dont le sommeil est surveillé par un congénère noir qui tient dans son bec un petit caillou à laisser tomber au premier danger. Équipé d'une sorte de scaphandre avec des gantelets d'acier, il approche ses victimes : *et tous les cœurs de ces blancs exilés se mettaient à battre des coups de sourde agonie, – intelligibles et distincts pour l'oreille ravie de l'excellent docteur qui, – sachant bien, lui, ce que leur causait, moralement, sa seule proximité – se délectait, en des prurits incomparables, de la terrifiante sensation que son immobilité leur faisait subir.*

"Qu'il est doux d'encourager les artistes !" se disait-il tout bas...

[...] Et rapides étaient les étreintes des doigts de fer de ce preux moderne ; et les purs cols de neige de deux ou trois chanteurs étaient traversés ou brisés avant l'envolée radieuse des autres oiseaux-poètes.

Alors, l'âme des cygnes expirants s'exhalait, oublieuse du bon docteur,

en un chant d'immortel espoir, de délivrance et d'amour, vers des Cieux inconnus.

Il avait visé plus haut, candidat au trône de Grèce (c'est lui qui le raconte), au moment où toute l'Europe jouait son équilibre sur ce choix : la misère, si on veut, l'acceptation, déchoir de la condition souveraine du Poète, jamais. Laforge a trouvé la solution la plus spirituelle et la plus originale : poète de cour... c'est-à-dire lecteur de français de l'impératrice d'Allemagne. Il trouvera une épouse à la cour : mais sans prétentions à la Villiers : une jeune anglaise de même condition que lui. L'Allemagne paie, l'Allemagne subventionne la jeune poésie française.

Mais alors, si on se révoltait ? Depuis un siècle, tout le monde sait cela : quand un groupe social se sent exploité, bafoué, rejeté ou incompris, il fonde une coordination, un parti, un lobby... pas nécessaire d'être prolo pour être léniniste. Il eût fait beau voir des tombereaux de rimes déchargées dans la cour des sous-préfectures de la Troisième ! Ils n'y ont pas pensé : Nouveau, *doux badinguiste*, plutôt *légitimard*, couche avec le proudhonien Rimbaud, et Verlaine, communal naguère, devenu royaliste et catholique, trouve néanmoins que *Louise Michel est très bien* dans le refrain d'une ballade. Villiers reste de l'Isle-Adam, et personne, même Valéry, n'a jamais trop su comment votait Mallarmé. On sait que Charles Cros était gambettiste (*Le grand lion est mort*), au contraire de Corbière, qui était breton, mais cela n'engage pas à une attitude révolutionnaire. Politiquement, ces gens sont plutôt en retard sur Alfred de Vigny.

À partir de 1830, le comte s'était donné un engagement social, la défense des écrivains et des artistes contre la montée du bourgeois ; cela donne de fort jolies pages dans **Stello**, et un drame de succès modéré, **Chatterton**. Le personnage éponyme repose sur la réalité d'un Rimbaud anglais de 1760, suicidé à 18 ans d'avoir engagé son corps pour un prêt d'argent. Dans Vigny, c'est pour avoir le temps d'écrire. Le drame le met en présence de John Bell, épouvantable capitaliste aussi brutalement libéral avec ses ouvriers qu'avec la charmante, pitoyable et religieuse Kitty, son épouse. Une pièce très riche et pensée, qui se déroule aussi bien sur le plan familial et sentimental que sur le plan économique et le plan culturel ; qui rappelle ce moment fugace de l'histoire sociale où l'aristocratie a failli rejoindre la lutte du prolétariat contre la bourgeoisie qui la chassait du pouvoir. Une mauvaise pièce, car on ne voit pas bien ce que John Bell et Chatterton ont à partir ensemble : ce n'est pas à l'entrepreneur que Chatterton a engagé son corps, l'autre se

contente de profiter de la situation avec une incompréhension caricaturale qui l'empêche de participer au drame : ce n'est pas parce que sa femme meurt d'amour sans consommer qu'il peut se sentir vaincu. Et Chatterton se suicide à l'opium.

On peut voir, dans **le Guignon**, de quel ton Mallarmé refuse ce suicide, et plus encore dans **Victorieusement fui le suicide beau...** La raison qu'il donne est jolie, mais on ne peut pas dire qu'il ait exprimé l'énigme. En réalité, personne de cette fine équipe n'a compris, quoique Baudelaire leur prophète, dès le Salon de 1845, ait eu le bon sens d'écrire : *Il n'y a plus de bourgeois, depuis que le bourgeois – ce qui prouve sa bonne volonté à devenir artistique, à l'égard des feuilletonistes – se sert lui-même de cette injure.*

En second lieu, le bourgeois – puisque bourgeois il y a – est fort respectable, car il faut plaire à ceux aux frais de qui l'on veut vivre. Belle déclaration de paix et que le Procureur Impérial Pinard lui a bien rendue.

Le problème est que la majorité de la bourgeoisie a révélé le même goût que le prolétariat stalinien (quelque chose a dû se mal comprendre dans la lutte culturelle de classe). Écoutons Charles Cros (**Le Collier de Griffes**) :

*Je sais faire des vers perpétuels. Les hommes
Sont ravis à ma voix qui dit la vérité.
La suprême raison dont j'ai, fier, hérité
Ne se payerait pas avec toutes les sommes.*

*J'ai tout touché : le feu, les femmes et les pommes ;
J'ai tout senti : l'hiver, le printemps et l'été ;
J'ai tout trouvé, nul mur ne m'ayant arrêté ;
Mais, Chance, dis-moi de quel nom tu te nommes ?*

(on trouve peu d'aussi mauvais vers...)

*Je me distrais à voir à travers les carreaux
Des boutiques, les gants, les truffes et les chèques
Où le bonheur est un suivi de six zéros.*

*Je m'étonne, valant bien les rois, les évêques,
Les colonels et les receveurs généraux
De n'avoir pas de l'eau, du soleil, des pastèques.*

Et encore :

*L'océan d'argent couvre tout
D'une marée incrustante.*

Mais une idéologie sous-tend ces regrets : présentant sa **Solution générale au problème de la photographie des couleurs**, Cros ne craint pas d'annoncer. *Je ne m'en suis pas réservé la propriété commerciale. C'est la conséquence de l'insouci que j'ai de réaliser par moi-même... Quant au profit que j'en tirerai,... il consistera à ... faire reconnaître que j'y suis pour quelque chose. Alors au plaisir de voir mon idée prendre forme et vie sans que j'aie eu à faire de travail pénible s'ajoutera toute possibilité de récompenses diverses, et autres avantages semblables.* Et se plaindre après cela de ne pas toucher un radis !

Il a raisonné à peu près de la même façon avec ses monologues, dont l'immortel est le fameux **Hareng-saur**. Il y avait de la demande et par conséquent de l'argent à faire... pour le comédien, Coquelin cadet, qui les payait cent francs pièce et s'en faisait plusieurs milliers avec. Cros a fini par changer de comédien, mais il a manqué l'occasion de gagner le pain de toute la famille avec ces vulgarités de qualité.

Le cas de Cros, connu, eût-il consolé Rimbaud ? On sait qu'au lieu de faire sa Philosophie, "l'enfant" est parti suivre la guerre et faire la Révolution : Poésie, Voyance, Nouvel Amour... certitude d'acquérir des pouvoirs de sorcier (*l'enfant tourna ses bras, compris des girouettes et des coqs des clochers de partout. (Après le déluge).* 1873 : *je suis rendu au sol, avec un devoir à chercher, et la réalité rugueuse à étreindre ! Paysan ! Une Saison...* Il attendra quand même encore trois ans avant de faire la moisson avec sa mère et sa sœur. "À la science et en avant !" Mais il ne passera pas son baccalauréat ès Sciences, il n'apprendra pas la chimie à Stuttgart... Il ne trouvera de boulot qui ne soit pas manuel (*Je n'aurai jamais ma main !*) qu'à Chypre. Et Cros, qui était un vrai chercheur, ça lui a servi à quoi ? Ce n'est pas au vrai le manque de science qu'on leur reproche, c'est leur vie poétique.

Mallarmé l'avait soupçonné dès le début, mais sans parvenir à concevoir l'image qui montre tout dans son "épouvantable éclair". La première rédaction du **Guignon** fait allusion au *divin gonflement de la mer* : pas grand'chose après la fin de **la Légende des Siècles**, après la prégnance verbeuse de *Pleine mer, Plein ciel* ; du Parnasse vaguement homérique, latini-

sant plutôt. Le père Hugo, lui, avait déjà pressenti les choses. Au moment où il est enfin question de publier, Mallarmé reprend sa rime, repense à l'expérience des confrères et admet cette racine de la recherche des Maudits

Toujours avec l'espoir de rencontrer la mer.

Il vaut la peine de suivre la coalescence et l'orchestration du thème marin au cours de la période. Bien sûr, comme toujours, Vigny était déjà sur le coup. Mais **La Bouteille à la Mer** reste trop proche d'un idéal de recherche scientifique utilitaire pour rompre efficacement avec le mouvement social. À Baudelaire le "coup d'archet" qui ramène le thème à l'intimité :

*Homme libre, toujours tu chériras la mer.
La mer est ton miroir : tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame,
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer...*

Baudelaire avait vu la mer, lorsque sa famille, épouvantée pour le patrimoine de sa vie à grandes guides, l'avait embarqué sur Le-Paquebot-des-Mers-du-Sud à destination de Java. Le jeune Isidore Ducasse aussi, projeté par-dessus l'Atlantique-Sud vers l'internat du Lycée de Tarbes. Le premier s'est miré, le second s'est infusé : (*Ô poulpe au regard de soie ! toi dont l'âme est inséparable de la mienne ; toi, le plus beau des habitants du globe terrestre, et qui commandes à un sérail de quatre cents ventouses ; toi, en qui siègent noblement, comme dans leur résidence naturelle, par un commun accord, d'un lien indestructible, la douce vertu communicative et les grâces divines, pourquoi n'es-tu pas avec moi, ton ventre de mercure contre ma poitrine d'aluminium, assis tous les deux sur quelque rocher du rivage, pour contempler ce spectacle que j'adore !* (I, 9) S'ensuivent une dizaine de strophes, ponctuées du fameux *Je te salue, vieil océan !*, d'une médiocre amplification oratoire où perce une émotion réelle peut-être, trop violente pour se laisser maîtriser, cas général chez Lautréamont. Et le lecteur n'a pas à se laisser avoir par ce manque de professionnalisme. La critique de la moralité publique est tellement mieux faite dans le moindre romancier de cette époque (Il y a de mauvaises infusions). Et puis l'intimité se recreuse, profonde... *Tu es plus beau que la nuit. Réponds-moi, océan, veux-tu être mon frère ? Remue-toi avec impétuosité... plus, plus encore, si tu veux que je te compare à la vengeance de Dieu ; allonge tes griffes livides, en te frayant un chemin sur ton propre sein... c'est bien... Oh ! quand tu*

t'avances, la crête haute et terrible, entouré de tes replis tortueux comme d'une cour, magnétiseur et farouche, roulant tes ondes les unes sur les autres, avec la conscience de ce que tu es, pendant que tu pousses, des profondeurs de ta poitrine, comme accablé d'un remords intense que je ne puis pas découvrir, ce sourd mugissement perpétuel que les hommes redoutent tant, même quand ils te contemplent, en sûreté, tremblants sur le rivage, alors, je vois qu'il ne m'appartient pas, le droit de me dire ton égal... Tout ce développement avait l'air du discours psychanalytique tenu sur un divan par un emphatique patient de bonne volonté, et où tout à coup le spécialiste rêvassant dans son fauteuil à ses frais généraux entend passer le souffle de la vérité... ça réveille. Jusqu'au point aveugle du remords... (Ce remords... Il se touchait, cet enfant ? ou quoi ?)

Plus conscient encore, plus consubstantiel à l'océan, il y a Tristan Corbière

*Mais il fut flottant, mon berceau,
Fait comme le nid de l'oiseau
Qui couve ses œufs sur la houle...
Mon lit d'amour fut un hamac ;
Et pour tantôt, j'espère un sac
Lesté d'un bon caillou qui coule.*

La section Gens de mer des **Rayons jaunes** semble avoir été composée dans les derniers mois de la vie du fils du Négrier (c'est aussi le nom de son cotre), ce qui lui confère une qualité de dépouillement baroque impressionnante. (**Matelots**)

*Tel qu'une vieille coque, au sec et dégréeé,
Où vient encor parfois clapoter la marée :
Âme-de-mer en peine est le vieux matelot
Attendant, échoué... – quoi : la mort ?*

– Non, le flot.

On peut comparer à Baudelaire :

Ô Mort, vieux Capitaine, il est temps, levons l'ancre...

Pas de métaphysique, pas besoin de discours... Nous connaissons son cœur : il n'est pas rempli de rayons.

Rien ne révulse autant Corbière que le père Hugo d'**Oceano nox** :

*Eh bien, tous ces marins – matelots, capitaines,
Dans leur grand Océan à jamais engloutis...
Partis insoucieux pour leurs courses lointaines
Sont morts – absolument comme ils étaient partis.*

Il entend rétablir leur vérité humaine, terrestre (si on peut dire !), parce que c'est sa vérité. Lui aussi entend mourir sans chichis ni flonflons. La poésie, c'est vrai, a trop plaisanté avec la mort, presque autant qu'avec l'amour. Ce poète-ci est celui qui fait passer un bon coup de noroît dans ses poumons troués pour regarder à travers le voile le plus transparent qui soit l'affreuse réalité.

*– Sombrier – Sondez ce mot. Votre mort est bien pâle
Et pas grand'chose à bord, sous la lourde rafale...
Pas grand'chose devant le grand sourire amer
Du matelot qui lutte. – Allons donc, de la place ! –
Vieux fantôme éventé, la Mort change de face :
La Mer !*

On admirera – avec un brin d'étonnement – le retournement du

sourire éternel de ses trente-deux dents.

et la très simple alternance vocalique au tombé de la strophe.

Presque trop facile, s'il n'y avait cette étrange rencontre avec la fin de carrière de Mallarmé qui, lui aussi, connaissait la Manche (cf plus haut) : quelle est la hantise de tous ces novateurs ? *Mourir sans tirer ma raison*, sans avoir été reconnu, peut-être sans laisser de quoi les reconnaître. Cela peut se dire, dans le même poème, **la Fin** :

*Pas de fond de six pieds, ni rats de cimetière :
Eux, ils vont aux requins ! L'âme d'un matelot
Au lieu de suinter dans vos pommes de terre,
Respire à chaque flot.*

Au moment où le bacille de Koch va le contraindre de poser la plume, Corbière n'a pas de raison externe de croire à la vie éternelle. Il n'est encore qu'un débutant à peine égratigné par la critique. Verlaine ne l'a pas encore

lu. À peine peut-il espérer un trou dans cette surface qui pour l'auteur d'**Igitur** figure le hasard et l'insignifiance, la mer. Vingt ans plus tard, Mallarmé n'est pas plus avancé : **le Coup de dés** n'est jamais que le récit d'un naufrage. Résumé, cela donne

*À la nue accablante tu
Basse de basalte et de laves
À même les échos esclaves
Par une trompe sans vertu*

*Quel sépulcral naufrage (tu
Le sais écume mais y baves)
Suprême une entre les épaves
Abolit le mat dévêtu*

Le poète alors s'avise qu'il y a pire : couler dès les brisants, sans avoir avancé. Corbière comprenait bien, et cela l'enrageait, que *les noyés sont d'eau douce*. – *Coulés, corps et biens*, était son grand regret :

Un trou dans l'eau, quoi !... pas de fioritures.

L'auteur **du Coup de dés** a eu le temps de lire le breton et d'en apprécier l'énergie. L'écart entre le style charmant et maniéré et la lugubre pensée serre le cœur :

*Ou cela que furibond faute
De quelque perdition haute
Tout l'abîme vain éployé*

Dans le si blanc cheveu qui traîne (Je veux bien que ce soit l'écume des brisants ; mais si c'était un cheveu tombé de la tête du poète pour lui signifier que, de toute façon, il n'est plus temps de prendre une autre voie, le mouvement du texte n'en serait pas modifié)

*Avarement aura noyé
Le flanc enfant d'une sirène.*

Ou, pour parler plus sobrement,

RIEN...

N' AURA EU LIEU...

QUE LE LIEU

Rimbaud n'avait pas vu la mer lorsqu'il écrivit, au début de l'été 1871, le chef-d'œuvre qui ferait de lui le "compagnon" des parnassiens, **le Bateau ivre**. Il ne la verra qu'en septembre 1872 à Ostende, en s'embarquant pour l'Angleterre. À lire la suite, il n'a pas l'âme marine. Corbière l'eût traité de *marin de quinquets* ; l'étude du chef-d'œuvre fait penser à la bric-à-bracologie du Cousin Pons ; mais elle prouve aussi – et on peut s'en réjouir – que la transpiration peut remplacer l'inspiration, ou bien *qu'il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner*. Izambard était un excellent professeur de rhétorique qui apprenait à ses élèves qui le pouvaient à travailler ; j'imagine le sujet (d'après les compositions françaises de Seconde) : "Après avoir lu **Vingt mille lieues sous les mers** de M. Jules Verne et **La légende des Siècles** de M. Victor Hugo dont vous apprendrez par cœur la section **XXème siècle**, vous réaliserez un poème sur une épave". L'enfant, élève soumis, studieux et imaginatif, s'exécute. Il est reçu poète dans la corporation des Parnassiens. Un demi-siècle plus tard, un nommé André Breton, qui ne s'est même pas présenté à l'examen, déclare qu'il *n'est pas sûr de l'authenticité du cas Rimbaud*.

Il a deux fois tort : l'enfant-prodige connaît parfaitement les ficelles du métier, dont son censeur a peut-être entendu parler. Mais surtout, nous sommes en présence d'un thème poétique nouveau depuis le milieu du XIXème siècle, dont personne ne sait encore au juste ce qu'il contient : certes, *une même vague par le monde, une même vague depuis Troie roule sa hanche jusqu'à nous*, mais ce n'est plus tout à fait la même hanche. La méditation du Capitaine dans Vigny, l'introspection de Maldoror ne sont possibles ni dans l'**Odyssee** ni dans l'**Enéide**. On n'en sait trop rien encore, car le thème ne connaîtra pas sa résolution avant 85 années. Depuis toujours, depuis Homère, il s'agit d'un "homme à la mer". Depuis Vigny on pourrait se rendre compte que la mer est dans l'homme, en tout cas dans son cerveau : il la pense. Cela devient évident dans la deuxième des **Cinq grandes Odes** de Claudel, en 1905 : l'eau est la forme matérielle de l'esprit. Claudel se veut le disciple de Rimbaud, on aurait pu tout comprendre dès

L'eau verte pénétra ma coque de sapin.

Mais il est catholique, et Dieu lui permet une synthèse trop facile : l'eau est en Dieu, je suis en Dieu, donc l'eau est en moi, le syllogisme est simplet. Se baigner, se nourrir *dans le poème de la Mer... lactescent* est un peu plus compliqué : il y a eau et eau :

*Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache
Noire et froide où vers le crépuscule embaumé
Un enfant accroupi plein de tristesses lâche
Un bateau frêle comme un papillon de mai.*

comme il y a mer et Mer. Car il a fallu attendre Saint-John Perse pour porter le thème quasi-centenaire à *la péroration du souffle* et le résoudre en un accord parfait :

Et c'est un chant de mer comme il n'en fut jamais chanté, et c'est la Mer en nous qui le chantera :

La Mer, en nous portée, jusqu'à la satiété du souffle et la péroration du souffle,

La Mer, en nous portant son bruit soyeux du large et toute sa grande fraîcheur d'aubaine par le monde. [...]

La Mer en nous tissée, jusqu'à ses ronçeraies d'abîme, la Mer en nous tissant ses grandes heures de lumière et ses grandes pistes deténèbres...

À cette lumière-là, le grand déballage rimbaldien se révèle tout autre chose, un chant d'ailleurs et d'idéal, un chant d'intimité et de révolte contre une extériorité indifférente. Cette lumière-là change un peu aussi l'aspect du folklore breton de Corbière : dans **Matelots**, il a l'air de décrire un

*bris de naufrage
Ramassis de scorbut et hachis d'abordage.*

Très pittoresque ; et plein d'esprit avec ça, de mauvais esprit...

*Et l'honnête forban
Creuse un bateau de bois pour un petit enfant.*

Le breton est encore plus secret que l'ardennais. Tout ce joli monde s'occupe d'étranges affaires, d'une étrange contrebande et d'incalculables profits.

À ce compte-là, Cros n'est pas Edison, non pas en ce qu'il n'est pas industriel, mais en ce qu'il ne va pas au bout de sa création : ses poèmes ne sont pas plus finis, à en juger par les normes techniques de Mallarmé ou Verlaine, pas plus professionnels que son ingénierie. Subventionné jusqu'en 1880 par le duc de Chaulnes, il appartient à un âge dépassé de l'activité

Quel ratage collectif ! Toujours aussi incompris, Mallarmé et consorts, sous une appellation de "symbolistes". Comme si toute poésie n'était pas symbolique...

Pourquoi ne s'est pas imposé le terme que Verlaine avait utilisé, Les Poètes Maudits ?

Maudit, ce groupe des Pas-de-préface faite d'amis déjà célèbres, celui des morts jeunes : Baudelaire, 47 ans, Verlaine, 52 ans, Ch. Cros, 45 ans, Corbière, 30 ans, Rimbaud, 37 ans, Mallarmé, 56 ans, Lautréamont, 24 ans, Laforgue, 29 ans. Seuls Villiers, Nouveau et Marceline Desbordes-Valmore dépassent 60 ans...

Ce qui en fait un groupe, c'est le Guignon, véritable structure sociale.

Ce groupe, Henri Pérard le présente avec verve, passion, à l'occasion d'un cours donné à l'Université Pour Tous de Bourgogne, et aujourd'hui dans cet ouvrage où la vivacité et l'enthousiasme accompagnent une connaissance approfondie : de Baudelaire à Laforgue, découvrez ces Poètes Maudits !



Couverture : Pierre GALLION

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00347427 9

MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE
Centre Régional de Documentation Pédagogique de Bourgogne

ISBN : 2-86621-179-0

Réf. 210 B4350

Prix : 130 F

Imprimé par le Centre Régional de Documentation Pédagogique de Bourgogne
3, avenue Alain Savary - BP 490 - 21013 Dijon cedex - Dépôt légal : 4ème trimestre 1993

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

